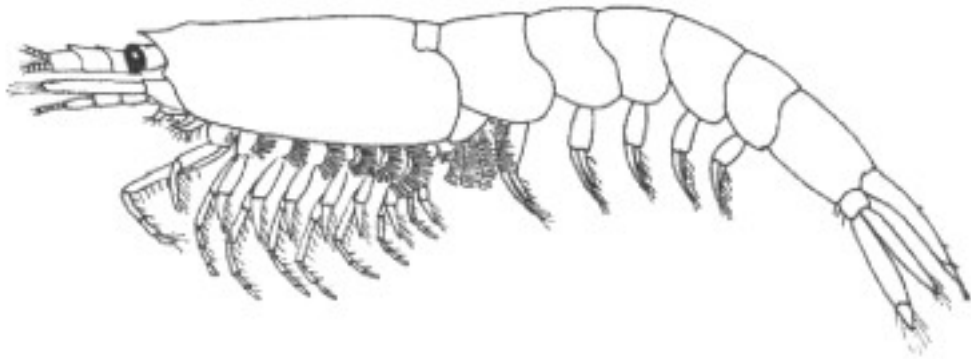


Camille Contrais

**Au Royaume des crevettes la
sardine est roi**



Six poèmes du Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau

10 février 2022

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : *Betheuphausia amblyops*, image de Wikipédia par Lupo, 2005

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Camille Contrais est le pseudonyme collectif du
Groupe Surréaliste du Radeau.

Ma Mère, la pluie

Tout à mes pensées de chèvrefeuille et de genêt torréfié, je loupai le navire de pierre, à l'heure où le chanteur de lune et ses elfes maigres jouaient à la guitare, à sa proue face aux landes violacées de la méduse et du polype rouge, les plus beaux chants des peuples sous la mer, j'ai manqué disais-je la nef d'osier pour l'étoile du printemps comme on manquerait le train de pierre rousse vers le Bushido et la porte de chêne dans sa couverture de plâtre, pour traverser ses pages au pas de la biche vers le Paradis des endormis et des enfants-singes bénis des fées du rêve de jonc. Quand le Samouraï de l'Occident épousera le damoiseau-biche de l'Orient, quand Karl Marx serrera la main de Lola Miesserof par-dessus l'autel qu'est la rivière du Moulin d'Orge, pour sceller l'alliance des orges dansantes et des sauterelles de pierre blettes, d'aucun disent de verre pour leur couleur de vent d'automne mais pas le vent brun des mers à l'ouest du vent bleu, quand cette alliance marchera en guerre au son des tambours de feu et des flûtes martelées d'os, en guerre sous la bannière des trois étoiles de la pointe australienne, cachées aux lunettes des sauterelles de mer dans les kiosques blancs sur les vagues car elles trahirent dès la rupture du marteau russe en signe de discorde, en guerre contre les voleurs féodaux dans

leurs châteaux d'Argus qui ont cent portes au lieu de cent yeux, ce jour-là où l'aube aura l'air d'une crêpe d'ambrosie et où le crépuscule paraîtra heureusement inaccessible comme les cimes où s'exila la petite fille adoptée par les alouettes dans les légendes qu'on lit dans les calendriers de Fenain-des-Os entre ses collines de bruyères, ce jour glorieux il faudra bien que je l'attrape ce train, pardon, ce navire aux gonfanons colorés, aux milliards de pavillons claquant comme les papillons qu'ils deviennent la nuit, que j'entame ce grand voyage par les cent mers et par les trois pays immenses du rêve pétrifié après incarnation, cette odyssee qui me mènera à ma mère la pluie, dans son Paradis des Alamans qui changés en oiseaux de verre multicolore volettent autour d'elle pour lui faire honneur avec force chants de miel et de bois, elle sur son tabouret qui est son trône de chêne, plus grandiose que tous ceux en or des princesses-vautours, elle qui siège plus haut que l'étoile polaire au-dessus de l'Enfer à la place du Pacifique, en toute la majesté de la fouine qui crée le monde.

La Musique des sphères et la musique des globes

C'est un dément, c'est un des nains, c'est une Denain : je fus scandalisé d'entendre ainsi dire que j'étais une ville, parce que je n'étais pas de verre. Les arpèges de la guitare me le confirmaient, car elle est de verre mais la ville dans ses cordes ressemblent plutôt à la Sibérie avec ses oiseaux nés des chauve-souris ou des fougères et ses fleurs de nacre charnu dansant dans le vent des roseaux que souffle la bouche de poule de l'est. Le chœur des grenouilles me le confirmait aussi, et bien d'autres musiques, le balafon et la ballot d'osier, taper sur des roseaux avec les baguettes de la foudre, le son des timbales de l'air car l'air n'est autre choses que des timbales comme le savent les grenouilles rouges comme on appelle les coquelicots qui rappelons-le sont tous femelles, et le chœur des grenouilles rouges dans les mares autres que sont les champs de genêts et de soucis où elles poussent, ah ! lui, par contre, ce chant incarné dans le dieu des miroirs, ce chant ou cette musique sur les cordes d'osier de sa gorge, ce son-là me mettait le doute au cœur. Aussi, j'ai éteint la radio.

Vent d'écureuil

Le café est une mer, me disait la professeure des cornues à l'école des orpaillages ou du rempaillage de chaise, je ne sais plus, ces leçon sont si loin ! J'appris plus tard que c'était une erreur et que le café est plutôt un vent. Cette révélation fut celle du sable, c'est à dire qu'elle fut plus dure que le mensonge que le vent proféra aux landes dansantes qui sont pourtant la seule végétation qui permet de jouer Bach sur un orgue de verre. « Elle a trompé la nuit », entendis-je aux ondes des radios à scandale, mais je ne parle pas de la professeure ni du vent qui comme chacun sait est une femme, sauf au jour du renard et au jour des escargots, d'où les mille légende masculines, très exactement le chiffre de mille et non une image, recensées de par le monde jusque même où il ne souffle aucun vent. Mais de quelle tierce menteuse je parle ? Je ne me souviens plus.

Série très noire (Série noire II)

Pourquoi me barrez-vous la route, pourquoi votre labyrinthe de bois se recompose sans cesse dans un claquement de serpillière ? Est-ce elle qui vous envoie, la courtilière, celle qui veut me voler mon âme d'une gaffe d'osier ? Les sorcières, dites-vous ? Mais elles sont mes amies, les sorcières, je dois au chiffon de ma grand-mère sorcière d'être devenu roi de Cappadoce, et je fus déchu de ma royauté par sa faute, la courtilière, mais je reprendrais le trône et la royauté sur les châteaux de verre par la même occasion, même si ces derniers je ne les eus jamais par la décisions des herbes. Vous ne vous mettez pas en travers de mon chemin, craignez les damnés comme vous craignez les chiens errant sur la lande qui est la décharge de Belle-Montant qui est la ville aux linteaux de poutres ardennaises, et je vous, dit, ah ! que le règlement de compte sera sanglant comme un film muet dans les cités cachées d'Anatolie de l'Est, vous savez, celle à l'est de l'Asie centrale, vous savez, ces films qu'on projette sur les murs des cavernes sans les peindre en blanc, dans les cités secrètes de cette Anatolie-là. Je vous jure, si vous m'échauffez les ailes des alouettes, si vous me brisez les cornes de la lune et me brisez les orties, je vous jure...oui,

d'accord, excusez-moi et bonne soirée, je me sers une tisane.

L'Étoile secrète

*À tous les lieux passés et présents qui retissent les
songes sous le béton lillois,*

Dans les cités industrielles aux frontières de l'Éden, que Caïn fit pousser d'une dent de mammoth, dans leurs faubourgs d'araignées qui sont la Babylone de sucre d'orge entre l'étoile du matin et le pilastre du vent d'ouest, dans les voûtes en ogives hérissées de stalactites de ce même vent, dans le cerf blanc et blême qui ronge ce pilastre de béton de ses dents de lièvres, dans la Fin du monde qu'il provoquera et qui est annoncée dans les livres de timbres rares de la République d'Éthiopie et du Royaume d'Arménie, car ces deux pays s'échangèrent des timbres pendant mille siècles par l'intermédiaire des mouettes, dans tous ces signes de feu je retrouverai le prénom de ma belle que j'oubliai comme chaque matin quand elle passe son doigt de verveine sur mes paupières de nacre, et nous danserons en marchant vers toutes les aubes du désert avant que le chacal ne les dévore, avant que la lune d'algue tressée, cette lune effrayante ne se lève sur la dernière mare salée qui est la vraie Fin du monde.

Les Globules du vent

Les guerriers de l'Âge du Bronze marchent vers la foire où l'on vent les voix de tout de ce qui vit, et où ils espèrent trouver l'oiseau bleu et orange dont parlait Nietzsche dans les magazines imprimés sur feuille de fougère et distribués sur les tables d'établis des menuiseries du vin blanc, ce roi des marchés aux crevettes en Orient Noir et en Orient Bleu. L'équipée barbare, cheminant pendant trois lunes par les marais plantés de bouleaux et de sequoias, et une autre lune, rousse du premier au dernier quartier et vert d'eau quand elle sera pleine, par un film en noir et blanc de cette civilisation impériale disparue dans les années soixante-dix sans que son écriture soit déchiffrée par les fourmis rouges qui s'en était chargée, cette équipée barbare à la lune verte arrive enfin à la toile de moustiques qui ferme le pays de leur destination, au seuil de gré et de basalte des allées forestières où on l'on ne peut tourner à gauche et à droite bien que rien ne fasse barrière, et même pas tourner la tête bien qu'aucune racine de mandragore ne vous retienne la nuque. Ah ! cette épreuve sera dure, assurément, et les barbares auront bien mérité de s'embarquer sur le navire le liège qui les mènera par les airs d'une autre route, d'une cime de peuplier à un cime de bouleau par les bonds de ses pattes de kangourous, voile

baissée sauf aux vents jaunes et sucrés soufflés par les poules rousses depuis les tas de foin des fermes aztèques, afin que ces fiers guerriers rentrent chez eux raconter leurs aventures au coin du feu d'os de marmottes de leurs fermes où ils élèvent les chèvres qui n'y passent pourtant qu'un jour dans leur éternelle migration, en droite ligne également, d'orient en occident en marchant en équilibre sur le caoutchouc de l'Équateur.

